L'Oeil du Crime

10 - La malle sanglante de Millery

Gabrielle... elle est malade[1] !!!

De Gabriell' depuis que'qu'jours
Le front devient d'plus en plus sombre ;
Elle regrett' le temps d'ses amours
Et commence à s'faire vieille, à l'ombre.
J'sais si c'est qu'elle a dîné
Avec son voisin l'Dauphin d'France,
Et, n'observant pas l'abstinence
Si la pauv'fille s'est piqué l'né.
(parlé) Mais toujours est-il que…

Refrain :
Gabrielle elle est malade,
Ayez pitié de sa douleur !
Elle a trop Gouffé d'salade,
Et ça y a fait mal au cœur !

1 - *Complainte de Gabrielle Bonnepart (Affaire Gouffé)* sur l'air : *Joséphine…elle est malade*. Paroles de Louis Gabillaud.

S'il faut en croire le Figaro
Qui d'Gouffé publia le crime,
Du grand hypnotiseur Eyraud,
Gabrielle est une victime,
De son complice elle avait l'trac ;
Ell'subissait son influence ;
Lui, profitant de la circonstance,
Pour l'huissier lui a fait coudre un sac.

Refrain :
Gabrielle elle est malade
Elle en a changé d'couleur ;
La v'la dans la limonade.
Et ça lui fait mal (bis) au cœur !

Elle vivait tranquillement
Dans le fin fond de l'Amérique,
Lorsqu'en son cerveau subit'ment,
Eclot une idée diabolique ;
Vite ell' s'embarque pour Paris
Et va trouver l'Préfet de Police
Qui s'dit ainsi qu'les gens d'Justice,
En l'accueillant d'un air surpris :

Refrain :
Gabrielle…elle est malade !
Rien n'égale sa candeur.
Ell'regrettera sa toquade
Et ça lui f'ra mal (ter) au cœur.

Elle croyait naïvement
Qu'elle n'avait à la Justice,
Qu'à faire son petit boniment
Pour qu'elle la r'mercie d'son service.
Mais quand elle eut fini d'causer,
Et que voulant prendre la porte,
On lui dit qu'fallait pas qu'ell'sorte,
Cela parut la contrarier.

Refrain :
Gabrielle en fut malade,
Et, pour calmer sa douleur,
On lui donna d'la panade.
Mais ça y a fait mal (ter) au cœur.

Pourtant depuis la pauvre enfant
A pris son mal en patience,
Ell' jaccasse d'un air triomphant,
Ell' joue, ell' fume, ell' fait bombance.
Mais elle a pleuré, l'autre soir ;
Tout l'mond' comprendra son scrupule…
N'avait-on pas dans sa cellule,
Oublié de mettre un miroir ?

Refrain :
Gabrielle en fut malade
Ca dépass' parole d'honneur,
Les born's de la rigolade,
C'que ça fait mal (ter) au cœur !

Ell' m'produit un' tell' émotion,
Entre nous, la pauvre petite,
que j'prépare une pétition
Dans laquell' j' demande qu'on l'acquitte.
Je n'sais pas si vous êt's comm' moi,
Mais si jamais on la condamne,
Pour sûr elle en claqu'ra d'émoi.

Refrain :
Gabrielle en s'ra malade,
Y faudra dire au docteur
Qu'il prépare une limonade,
Pour guérir son mal (ter) de cœur.

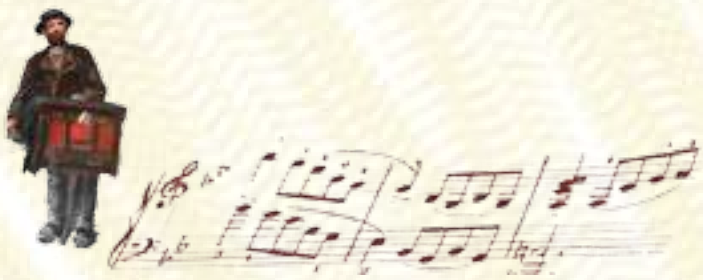
C'est ainsi qu'en cette douce soirée d'août, je me dirige vers le quai des Orfèvres, le nez en l'air, l'esprit en éveil. Je manque d'entrer en collision avec un trio un peu pressé. Deux gardiens de la paix tiennent serré entre eux un poivrot de la pire espèce, puant, suant, hurlant des insanités et chantant à tue-tête une de ces chansons irrespectueuses qui lui vaut d'être appréhendé au motif d'outrage à agent.

— J'emmerde la police... Tra la la la lère... j'emmerde la police et la maréchaussée ! Tra la la la lère...

Mais cela ne semble pas émouvoir le moins du monde les deux gaillards qui en ont entendu bien d'autres sans doute plus salaces. Il est vrai que ce ne sont pas des mauviettes ces deux balaizes taillés comme des armoires à glace. Ils traînent le débauché sans ménagement l'agrippant par les épaules, le soulevant presque de terre malgré le poids d'âne mort que pèse cette viande saoule. Encore un habitué de la maison. Une nuit en cellule de dégrisement au dépôt c'est le régime sec de rigueur qui lui est réservé.

Mais bientôt c'est La Virole qui surgit en sifflotant, les mains dans les poches et sa guitare en bandoulière. Titi parisien ou Gavroche monté en graine, il est à l'aise partout le filou. Je fais même le pari que Paris n'a plus aucun secret pour lui. Avec sa mine réjouie et ses yeux qui pétillent d'emblée il me met en garde :

— Gare à la femme, déclare le malicieux. Je vous avais prévenu.



En cet été 1889, à Paris, l'attraction est la toute nouvelle tour, une structure de fer bâtie par Gustave Eiffel pour l'Exposition Universelle qui se tiendra dans quelques mois. On ne se bouscule pas encore pour y monter mais la curiosité en fait tout de même le point de rencontre de la ville.

À plus de 400 kilomètres de là, il n'y a personne sur la route de Givors au lieu dit de la Tour de Millery. Sur cette colline au sud de la ville de Lyon on n'entend, en contrebas, que le sifflement du train qui s'apprête à passer la courbe de la Saône en direction de Saint-Etienne. Quand je dis qu'il n'y a personne, disons qu'il n'y a qu'un phaéton arrêté là sur le bord de la route avec ses deux passagers qui descendent et traînent un énorme coffre, haletant à chaque pas. Parvenu au bord de la route, le couple s'arc-boute, écartant les jambes, pour prendre le meilleur appui possible afin de poser sa charge sur le muret qui borde la route. Le couvercle s'ouvre en grand libérant le contenu, un sac de toile cirée, qui chute brusquement sur la pente raide où poussent quelques acacias.

Un de ces arbres arrête la course du sac, le bloquant au bas du tronc et l'empêchant de tomber en bas de la colline. Les auteurs de ce lâcher intempestif n'attendent pas la fin de la chute pour s'en retourner à leur voiture emmenant le coffre vide qu'ils abandonneront à une dizaine de kilomètres de là. Du reste les canailles sont persuadés que le sac tombera droit dans la Saône pour s'y enfoncer définitivement sans laisser de trace. Ni vu ni connu.

« Le couvercle s'ouvre en grand libérant le contenu… »

Cependant c'est sans compter sur la configuration des lieux dont ils n'ont aucune connaissance et le hasard d'une rencontre.

La providence a pour nom Denis Coffy, cantonnier. Le 13 août 1889, il flâne le nez en l'air sur la route en ce chaud dimanche d'été. Cherchant de l'ombre, il s'approche du parapet. Un acacia aux branches généreuses, agrippé au talus, est là pour lui apporter un abri protecteur. Observant le petit bois en contrebas le bonhomme aperçoit alors une énorme masse au pied de l'un des arbres. Soupçonnant quelque chose de louche, il demande l'aide d'un voisin armé d'une fourche à trois dents. Harponnant le sac, les deux hommes ne réussissent qu'à le faire basculer dans le vide, et chuter lourdement sur le ballast de la voie de chemin de fer.

Et oui ! comme vous l'avez compris, ce n'est pas le fleuve qui se trouve en dessous, comme l'avaient pourtant supputé les criminels !

Rejoignant la voie ferrée, ils tirent le colis sur le côté. Dans ce sac en toile cirée, horreur, c'est un corps en décomposition qu'ils y trouvent. L'odeur de charogne, cette tête hideuse aux yeux ouverts et aux dents noires ne laissent aucun doute quant à sa nature, c'est un cadavre humain.

Quelques jours plus tard, un ramasseur d'escargots trouvera les débris d'une grande malle aux environs de Saint-Genis-Laval à dix kilomètres de là. Et enfin le lendemain une clé est trouvée sur la route non loin de l'endroit où fut jeté semble-t-il le cadavre. Essayée sur la serrure du coffre elle s'adapte parfaitement. Le puzzle s'assemble.

Fin de l'acte I de cette affaire que la presse va nommer « la malle sanglante de Gouffé » et qui servira de référence à toutes les affaires du même genre. La malle reconstituée, il reste cependant à trouver le nom de la victime ainsi que les auteurs du crime.

Compte tenu de l'état de putréfaction avancé, les médecins légistes de Lyon, appelés à examiner le cadavre, ont quelque peine à porter un jugement précis tant les chairs sont corrompues. En l'absence du chef du laboratoire, Alexandre Lacassagne, actuellement en villégiature, c'est le docteur Paul Bernard, son assistant qui est chargé de l'autopsie : le corps en position du fœtus est lié solidement par une corde. L'analyse se poursuit pour déterminer la cause de la mort, la strangulation selon toute vraisemblance, réalisée par la pression d'une main. L'identité de l'homme, car il s'agit vraisemblablement d'un homme, n'est pas connue et ne peut être déterminée en l'état actuel des connaissances. En outre il n'est pas possible de dater la mort.

Précédemment, à Paris, en ce dimanche 28 juillet, le sieur Louis-Marie Landry se présente au commissariat du quartier Bonne-Nouvelle pour y faire part de son inquiétude quant à la disparition de son beau-frère, Augustin-Toussaint Gouffé, huissier de justice. Son inquiétude est d'autant plus grande que, selon lui, le suicide ne peut être envisagé. Son cabinet d'affaires est prospère, l'homme propriétaire d'une solide fortune. En outre sur le plan familial c'est l'heureux père de trois filles. Il reconnaît cependant que l'huissier

avait une vie privée plutôt dissolue : coureur impénitent, il est réputé pour être un « Don Juan du protêt et de la saisie ». Néanmoins, affirme Landry, il ne se passait pas un jour sans qu'il ne vienne à l'étude pour consulter les dossiers en cours. C'est pourquoi cette absence est jugée alarmante.

Dès lors le procureur Doppfer et le chef de la Sûreté Marie-François Goron vont mener l'enquête. Ce dernier, ancien sous-officier d'Afrique, est un homme énergique à la moustache bien fournie et au regard vif.

M.Goron,
chef de la Sûreté.

Son bureau est installé au 36, quai des Orfèvres, dans ces nouveaux locaux de la police qu'il a inaugurés. Il est secondé par l'inspecteur Jaume, homme jovial et l'inspecteur Soudais qui, tout de suite, suspecte le beau-frère. Ce dernier en effet s'était rendu à l'étude dont il avait la clef, avait fouillé dans la correspondance de Gouffé et brûlé un certain nombre de lettres. On apprit plus tard, à sa décharge, qu'il avait voulu rendre à une dame des billets compromettants.

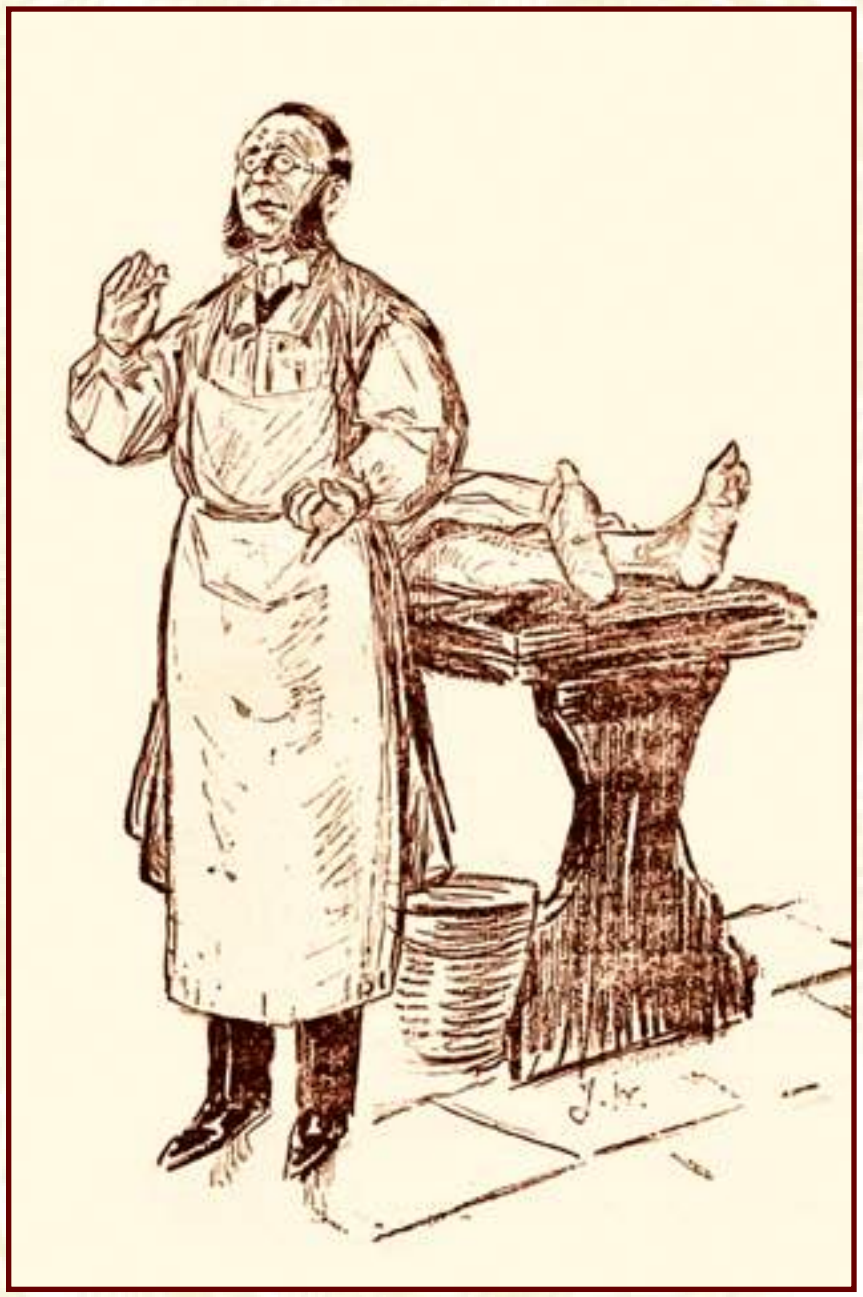
Lorsque le corps est découvert, à tout hasard, Soudais se déplace avec Landry à Lyon dans le but de vérifier l'hypothèse Gouffé. Au vu de ces chairs noires et putréfiées, le beau-frère écœuré s'écarte, posant à peine un regard sur le cadavre. Il ne reconnaît pas là l'huissier. Pour sa part, Soudais, sensibilisé à la technique du portrait parlé cher à Bertillon, déclare qu'il est impossible d'appliquer au cadavre les caractéristiques de Gouffé, d'autant que la couleur de cheveux diffère : Gouffé est châtain moyen tandis que les cheveux du cadavre sont noirs.

Dans l'impossibilité d'identifier le cadavre, celui-ci est inhumé à la fosse commune du cimetière de la Guillotière au milieu d'une centaine d'autres. Il faudra attendre quelques mois, en novembre, avant qu'une nouvelle autopsie ne soit ordonnée. Fort heureusement, on parvient à retrouver le cadavre sans difficulté grâce à l'heureuse initiative d'un garçon du laboratoire, Julien Calmail. Le jeune homme avait gravé des initiales sur le cercueil et placé un vieux chapeau sur la tête de la victime.

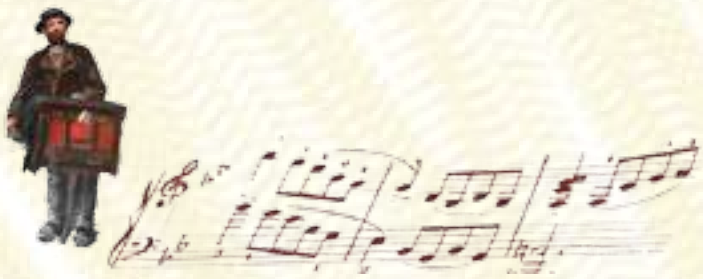
C'est au tour du professeur Lacassagne[2] d'entreprendre cette nouvelle nécropsie sur le cadavre inconnu. Homme profondément cultivé, toujours en recherche, Lacassagne avait fait d'ailleurs sien ce principe selon lequel « il faut savoir douter ». L'état de pourrissement avancé du cadavre ainsi que les ravages opérés sur ces débris par le premier opérateur ne le découragent pas. Pourtant la puanteur est toujours effroyable, quoique moins importante que durant l'été. Il faut tout de même avoir le cœur bien accroché pour travailler dans de telles conditions d'autant qu'à cette époque on ignore encore l'usage des gants en caoutchouc. Le contact avec les chairs corrompues est direct. L'odeur se fixe des jours durant sur la peau et sous les ongles. Imaginez donc ingurgiter de la nourriture après de tels travaux. Les haut-le-cœur sont garantis. Et il n'est pas rare alors que les opérateurs souffrent de troubles intestinaux.

Bref ! C'est dans ces conditions que le professeur Lacassagne entreprend d'étudier chaque partie du corps, isolant les os, les mesurant, étudiant les poils et les cheveux. À ce sujet, il entreprend de laver des mèches de ces cheveux et découvre qu'ils sont châtains moyens comme ceux de Gouffé. Les différentes caractéristiques obtenues correspondent en tout point à celles de l'huissier. Il n'y a plus aucun doute : le cadavre est bien celui de Gouffé.

2 - Alexandre Lacassagne (1843-1924) fut médecin légiste et expert auprès des tribunaux. Il fut l'auteur de nombreuses publications dont un ouvrage devenu une référence *Les Tatouages, étude anthropologique et médico-légale* (1881).



À Paris, les fins limiers de la police ne perdent pas leur temps non plus. Ils découvrent vite que l'huissier fréquentait un nommé Eyraud, marié, père d'une petite fille, mais coureur de jupons comme lui. L'homme s'est acoquiné à Gabrielle Bompard, une fille de bonne famille tombée dans la prostitution. Or le couple a aussi disparu. On retrouve cependant la trace des deux lascars à Londres, quelques jours avant la disparition de Gouffé, là même où ils ont acheté un coffre à East Road chez le fabricant Schwarziger. Pour établir



définitivement le lien avec le coffre retrouvé à Lyon, une fois reconstitué il est amené à Londres par Goron où le malletier le reconnaît comme étant de sa fabrication. Il est donc évident que la victime Gouffé a été assassinée par Eyraud et Bompard.

Une fois la victime identifiée et la relation connue avec ses meurtriers supposés une chasse à l'homme s'engage pour découvrir la retraite du couple. Cependant la police a la certitude qu'ils ont pris la fuite à l'étranger. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, car la piste londonienne n'a rien apporté de plus.

Acte II de cette affaire.

Coup de théâtre, le 22 janvier 1890, une jeune femme se rend chez le préfet Lozé. C'est Gabrielle Bompard. Petite blonde aux yeux bleus et au visage enfantin, elle affiche vingt-deux ans et un sourire plein de gaieté et d'innocence.

La fille déclare être innocente et avoir été forcée par Michel Eyraud à assister au crime et à l'accompagner dans sa cavale à l'étranger, au Canada puis au Mexique et aux États-Unis.

Le chevalier servant qui l'accompagne dans sa démarche volontaire est un fils de bonne famille parisienne[3]. Georges Garanger, ruiné par le krach de 1879 qui a été contraint à s'expatrier pour faire fructifier à l'étranger les quelques capitaux qu'il possédait encore. De moyenne stature et de forte corpulence, il se distingue en outre par une barbe et des cheveux roux. De retour du Tonkin, c'est en Californie, à San Fransisco, qu'il sympathise avec un homme d'affaires se présentant sous le nom de Vanaerd accompagné de sa fille Berthe. Le fieffé menteur et sa complice, que d'aucuns auront reconnu sous cette identité, n'ont alors d'autre idée que d'escroquer l'aventurier en lui proposant une affaire. Mais la dupe n'est pas celle à laquelle on pense. Eyraud est roulé et abandonné. Tombé amoureux de « Berthe », Garanger décide en effet de la ramener en France, apprenant de sa bouche son nom réel et le rôle supposé de celle-ci dans l'affaire Gouffé dont parlent les journaux. Il tient à la soutenir croyant fermement en son innocence.

Gabrielle Bompard.

3 - Dont la fortune a été acquise par son père et son grand-père dans la fabrication de joaillerie.

Bien entendu Goron et Jaume ne sont pas dupes du sourire angélique de Gabrielle Bompard et de son joli minois. La coquine ne se formalise pourtant pas de la suspicion des policiers quant à sa version des faits qui pourtant varie au fil des jours : le premier jour elle déclare que trois hommes, dont Michel Eyraud, ont tué Gouffé au 3, rue Tronson-Ducoudray. Le lendemain sans se démonter elle affirme qu'Eyraud a tué seul l'huissier sous le regard horrifié de Gabrielle, spectatrice involontaire de ce crime. Puis, plus tard, elle avoue finalement avoir assisté aux préparatifs pour voler Gouffé mais sans l'assassiner. C'est elle qui l'a attiré rue Tronson-Ducoudray. C'est alors que ce dernier, caché derrière une tenture, se jette sur l'huissier pour l'étrangler.

Gabrielle joue les ingénues, se déplaçant avec les policiers comme en promenade, admirant le paysage comme une touriste, mutine et joyeuse. Ni inquiète ni émue, la Bompard se donne en spectacle à Lyon où elle fait du charme à la foule venue la contempler, provoquant même une bousculade. Car, voyez-vous, Gabrielle est au théâtre. Elle se prend pour une vedette lorsqu'elle déclare :

— Ah ! j'en ai du succès. Y'en a du peuple ! Y'en aurait pas tant pour la reine d'Angleterre !

Enfermée à la prison Saint-Jean de Lyon, elle ne change pas d'attitude, dormant comme un loir, « bavarde comme pie, et gaie comme un pinson » comme le relate le professeur Locard[4]. Gabrielle Bompard n'éprouve à cet instant aucun remords, n'ayant aucune conscience de sa culpabilité dans cette affaire. Pourtant elle désigne avec une parfaite maîtrise et sans émotion aucune les lieux où ont été jeté le corps de la victime ainsi que la malle.

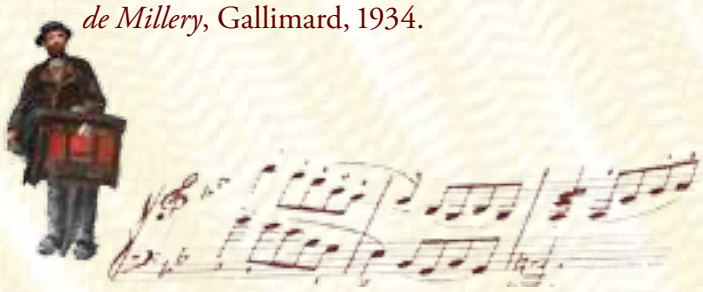
Pendant que Gabrielle papillonne, Michel Eyraud, roulé, sans le sou, erre de ville en ville sur le continent américain. Vexé d'avoir été trahi par celle qu'il aime, il adresse des courriers fielleux crachant son dépit. Selon lui c'est elle qui est à l'origine de l'assassinat.

En attendant, son signalement a été transmis à la presse et à toutes les polices d'Amérique. C'est ainsi qu'il est identifié à Cuba par un couple de français, les Pucheu et une ancienne connaissance, Gauthier. Sa cavale prend fin lorsqu'il est finalement arrêté à l'entrée d'un bouge de la rue Teniente del rey à La Havane. Ce sont les inspecteurs Soudais et Gaillard, dépêchés sur place, qui prennent livraison du colis. Eyraud est ramené par bateau jusqu'à Saint-Nazaire, puis en train jusqu'à Paris.

Mais l'accueil qui lui est réservé par la population n'est pas celui dont bénéficia Gabrielle. Il est vrai que son apparence ne plaide pas en sa faveur. Il fait peur à voir avec sa barbe hirsute, sa mine vieillie et débraillée.

Lorsqu'il est mis en présence de Gabrielle Bompard, on s'interroge d'ailleurs sur les raisons qui ont pu lier ainsi un couple aussi mal assorti. Comment un homme de quarante six ans laid, usé et accablé a-t-il pu attirer une jolie jeune femme de vingt et un ans pétillante et fraîche comme la rosée ?

4 - Edmond Locard, (1877-1966) éminent fondateur du laboratoire de police scientifique de Lyon en 1910 et précurseur de la création d'un service criminalistique qui deviendra Interpol. In *La malle sanglante de Millery*, Gallimard, 1934.



L'Univers illustré

JOURNAL HEBDOMADAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Vente au Numéro et Abonnements :
Rue Auber, n° 3, place de l'Opéra
40 centimes le numéro.

N° 1842
33e Année. — 12 Juillet 1890
LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

L'AFFAIRE GOUFFÉ. — LA PHOTOGRAPHIE D'EYRAUD A LA DEUXIÈME SECTION DU SERVICE ANTHROPOMÉTRIQUE. — PORTRAIT D'EYRAUD.
(D'après la photographie nouvelle à son arrivée à Paris). — (Dessin de M. Scott.) — Voir page 442.

Lors de la reconstitution du crime la Bompard ne peut s'empêcher d'exprimer un mouvement de recul murmurant : « Je ne peux voir cet homme : il me dégoûte ». Pour Eyraud c'en est bien fini de l'amour qu'il éprouvait alors pour la jeune femme. Le voilà fixé sur les sentiments qu'il lui inspire à cet instant.

À l'occasion de cette reconstitution, les spectateurs vont assister à une comédie dramatique dans laquelle les deux acteurs se renvoient la responsabilité de chacun des actes qui ont conduit au crime. À chaque accusation d'Eyraud envers son ancienne compagne, celle-ci, se changeant en furie, exprime sa rage par des « c'est pas vrai » et des « c'est un menteur ». Cet échange arrive aux oreilles de la presse et inspire à Jules Jouy[5] une chanson pleine de gaieté[6] :

— Racontez la scèn', Gabrielle.
— C'est Eyraud qu'a mis la ficelle.
— C'est pas vrai !

— Puis, d'une façon très polie,
Il a tiré sur la poulie.
— C'est pas vrai !

—De peur que l'huissier ne le morde,
Crac ! Il a fait ça sur la corde.
— C'est pas vrai !

Moi, du fait, je suis innocente ;
Car, en esprit, j'étais absente.
— C'est pas vrai !

Ah ! vous entendez Gabrielle,
Eyraud ! Vous mîtes la ficelle ?
— C'est pas vrai

— Puis, d'une façon très polie
Vous tirâtes sur la poulie ?
— C'est pas vrai !

— De peur que Gouffé ne vous morde,
Vous avez fait ça sur la corde ?
— C'est pas vrai !

Gabrielle, elle, est innocente ;
En esprit, elle était absente?
— C'est pas vrai !

Elle ment, la sale vipère ;
C'est ell' qu'a mis la cordelière.
— C'est pas vrai !

Et la chanson continue sur le même registre plaçant face à face les deux amants devant leurs mensonges.

La presse diffuse en détail la confrontation des deux amants. La véritable personnalité de Gabrielle Bompard est mise à jour. Surnommée « le petit démon », l'ange blond va en effet devenir la perverse inspiratrice du crime.

Comme on peut l'imaginer aisément, certains misogynes vont y voir là la justification de leur méfiance du sexe féminin, comme Gustave Macé, ancien chef de la sûreté, trouvant « *scandaleux de voir avec quel ménagement l'on traite ce petit produit de province, l'horrible Gabrielle Bompard*[7] ».Et il ajoute : « *mes contemporains deviennent trop indulgents pour ce genre de femelles.* »

5 - Jules Théodore Louis Jouy (1855-1897) goguettier et chansonnier montmartrois, contemporain et ami d'Aristide Bruant.

6 - In *L'Amour criminel* de Marie-François Goron, Éditions Flammarion, 1899.

7 - In *Mon musée criminel,* G.Charpentier et Cie éditeurs, Paris, 1890.

Reconstitution.

« C'est pas vrai »...« c'est un menteur. »

Ah ! la femme, objet de méfiance, voire même de défiance. Saint Bernard ne déclarait-il pas lui-même que « la femme est l'instrument du diable » ?

Les experts, appelés à étudier sa personnalité, vont s'affronter entre les tenants de théories d'hypnotisme, les avis médicaux plus sérieux du professeur Brouardel et ceux de Liegeois professeur à la Faculté de Droit de Nancy. Ils ne manqueront pas de souligner son entière responsabilité et son total discernement. Certes, c'est une hystérique. Ils tempèrent cependant cette appréciation en la qualifiant de légère. Durant le procès, la Bompard déclare avoir été hypnotisée par Eyraud comme elle le fut précédemment par d'autres hommes. À l'appui de cette défense le professeur Bernheim évoquera l'idée, dans son ouvrage *Hypnotisme, psychothérapie : études nouvelles*, paru en 1891, que Gabrielle Bompard est hypnotisable et suggestible[8].N'avait-elle pas participé à des expériences dans des lieux de mauvaises fréquentations où la conduisait son amant.

Son caractère néanmoins ne trompe personne. D'ailleurs dès sa prime jeunesse les médecins détectèrent chez Gabrielle un caractère vicieux. Son père se désespérait d'elle car elle aguichait les hommes et avait dans ce domaine des prédispositions malsaines au point que le malheureux père se vit contraint de la chasser du domicile familial.

8 - Il avance aussi l'hypothèse que Troppmann lui-même était peut-être la victime irresponsable d'une auto-suggestion. L'idée d'un crime analogue à celui dont il a été accusé était exposée dans un roman de Ponson du Terrail dont il avait fait son livre de chevet.

Les hommes de science la présentent comme une femme d'une intelligence vive et dont la mémoire est d'une surprenante précision. Cependant elle n'est pas crédible lorsqu'elle affirme qu'ayant essayé de s'éloigner d'Eyraud, elle fut rattrapée par lui et l'a alors suivi *« comme un chien suit son maître »*. Dans ces moments-là dit-elle, *« elle se serait laissée tuer par lui »*. C'est une femme vaniteuse, affirme Lacassagne, le genre de femme qui a besoin de faire parler d'elle et de se mettre en scène. Cabotine, elle manipule ses contemporains pour arriver à ses fins, explique-t-on encore.

Les deux accusés sont cependant irrémédiablement confondus en un couple diabolique ayant délibérément orchestré et exécuté un assassinat de sang-froid. On se rappellera que Gabrielle Bompard est restée une nuit entière au côté du cadavre en attendant le retour d'Eyraud. Dans la continuité, tous deux ont transporté la malle en train jusqu'à Lyon au risque qu'un agent de l'octroi ne demande à faire ouvrir celle-ci. Puis, louant un fiacre un dimanche, jour de fête, ils ont largué leur colis nauséabond sur cette route. Enfin l'histoire rapporte que, Eyraud s'étant coiffé par erreur du chapeau du mort, ils se sont présentés à nouveau rue Tronson-Ducoudray quinze jours plus tard récupérer le couvre-chef oublié.

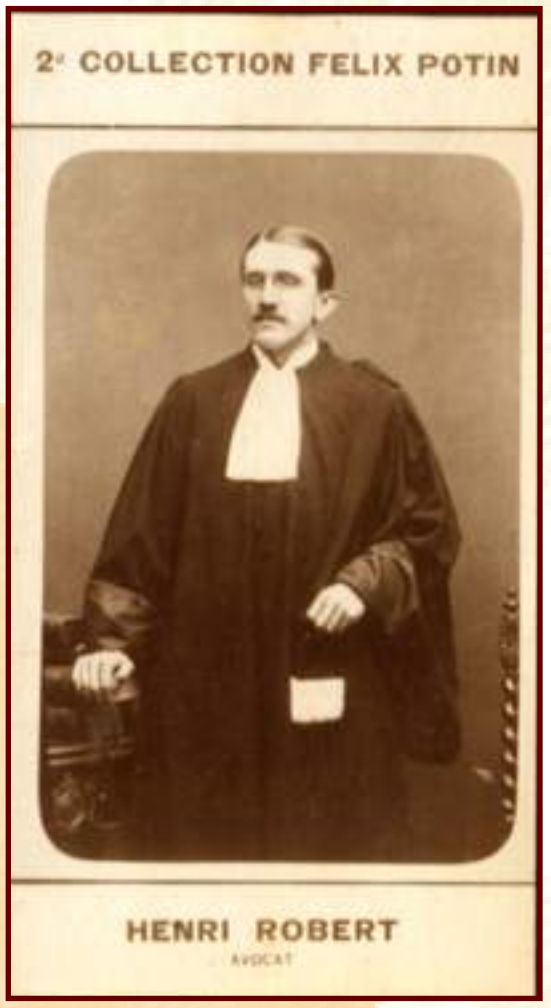
Le procès se déroule donc sous les explications des experts scientifiques et se clôt avec le réquisitoire du procureur général Quesnay de Beaurepaire[9].

9 - Jules Quesnay de Beaurepaire (1837-1923) commença sa carrière à Mamers (Sarthe) comme procureur, puis avocat à Mortagne-au-Perche (Orne). Il a instruit le dossier contre le général Boulanger et se déclara ensuite un anti dreyfusard acharné. Il termina sa vie dans le dénuement total à Vitrai-sous-Laigle (Orne) où, ironie du destin, il fut condamné pour mendicité.

L'acte III de ce drame s'achève alors que les protagonistes sont enfin appelés à payer leur crime. Défendu par Maître Félix Décori[10], pénaliste pourtant de renom, Michel Eyraud n'échappe pas à la peine de mort. L'avocat de Gabrielle Bompard, Maître Henri Robert[11], ayant requis les circonstances atténuantes, sauve sa cliente qui n'est condamnée qu'à vingt ans de travaux forcés qu'elle purgera à la Maison centrale de Clermont dans l'Oise.

10 - Félix Décori (1860-1915) tout d'abord avocat pénaliste il se lance plus tard dans la politique au côté de Raymonde Poincaré.

11 - Henri Robert (1863-1936) Son talent d'orateur lui valut le surnom de « Maître des maîtres de tous les barreaux ». Élu à l'Académie française en 1923.



Huit jurés néanmoins, dans un revirement de sentiment à l'égard de celui qu'ils avaient condamné, adressèrent un recours en grâce en faveur d'Eyraud. Sans succès.

À la prison de la Roquette, il est visité par l'abbé Faure. L'aumônier, effectuant son sacerdoce pendant près de sept ans avec un profond respect des prisonniers, assistera ainsi 38 condamnés à mort dont 20 seront graciés. Dans son livre « *Souvenirs de la Roquette : au pied de l'échafaud* », paru en 1896, il relate ses échanges avec le condamné. Évoquant sa femme et sa fille Reine, les larmes viennent aux yeux de Michel Eyraud. Un jour cependant il interpelle son confesseur :

— Que dites-vous de la disproportion de la peine qui me frappe et celle qui atteint Gabrielle Bompard ?

—Mon ami, répondez d'abord à ma question. Supposez que Gabrielle Bompard soit, comme vous, condamnée à mort, quel bien en résulterait-il pour vous même ?

— Aucun, c'est vrai, mais au moins la justice aurait été égale pour les deux coupables.

— Mais, mon pauvre Eyraud, vous ne voyez pas qu'on a traité Gabrielle Bompard comme une folle presque irresponsable, tandis que vous, comme un homme raisonnable et conscient.

Loin de le rendre amer, il accepte cette réponse qui le flatte.

À sept heures dix, en ce matin d'hiver du 3 février 1891, M. Beauquesne, le directeur de la prison de la Roquette se dirige vers la cellule d'Eyraud, suivi de MM. Louiche, juge d'instruction, l'abbé Faure, Goron, chef de la sûreté, Hamon, commissaire de police, Lalanne, secrétaire de M. Leygonie et Horoc, greffier de la cour d'appel. On entre sans bruit. Eyraud est réveillé. A demi vêtu, il se tient accroupi sur son lit. Il a compris.

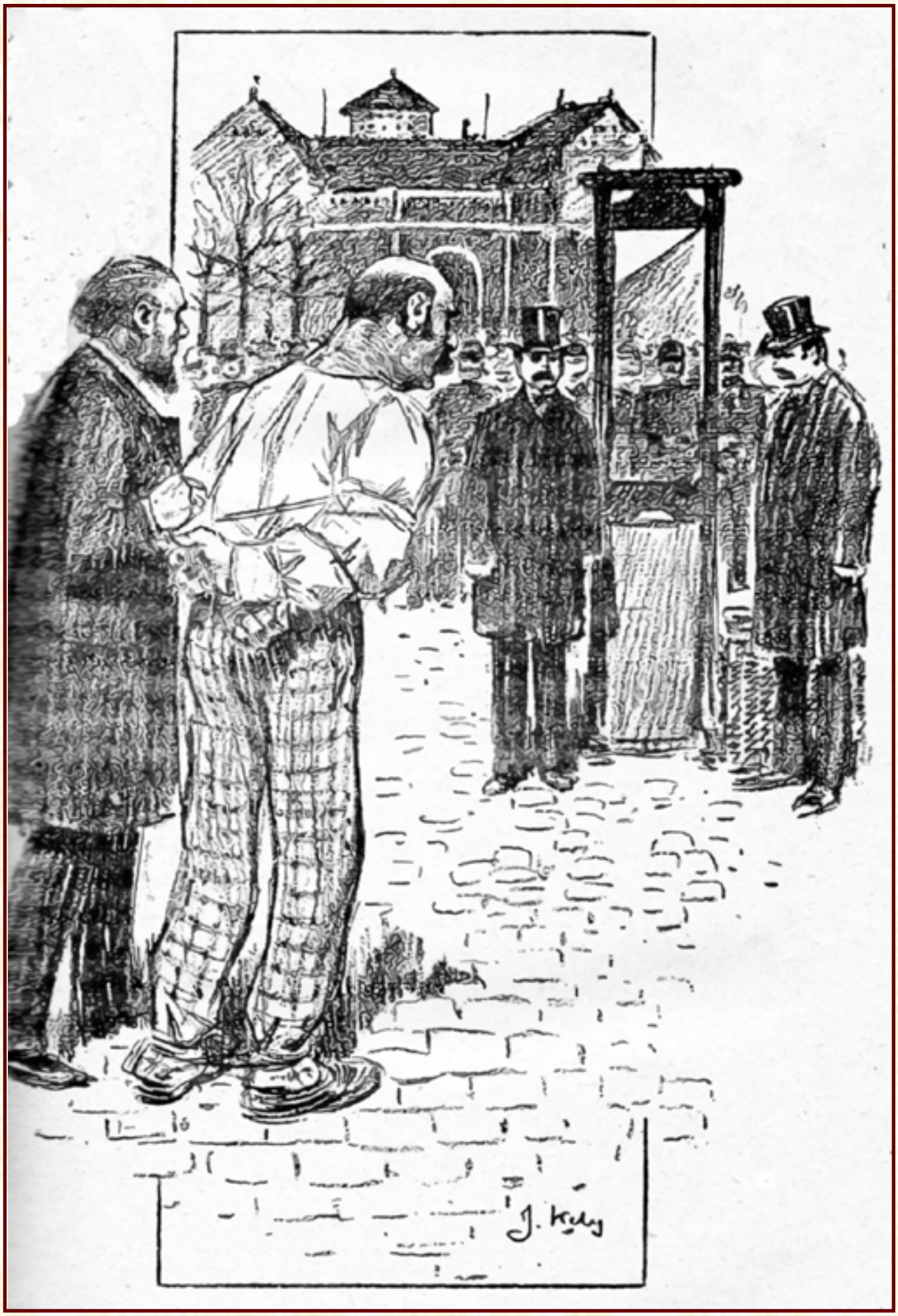
— Votre recours en grâce a été rejeté, lui explique avec douceur M.Beauquesne, Ayez du courage.

À sept heures et demie les portes de la Roquette s'ouvrent pour laisser passage au condamné et son cortège funèbre. Très pâle, les mains liées dans le dos, Michel Eyraud monte l'escalier de la guillotine en accusant au passage le ministre de l'Intérieur Constans :

— Constans est un assassin. Il est plus assassin que moi. Constans...

Clac... les dernières paroles du malheureux sont stoppées net par le couperet qui s'abat sèchement, sa tête tombe dans le panier.

Que vient donc faire Constans dans cette histoire. Le ministre n'avait aucune part dans le rejet de son recours en grâce. Bah ! Les brumes du cerveau sont des archives inaccessibles même pour le meilleur des psychanalystes ou des criminologues. Eyraud a conservé avec lui la clé de ce mystère.



La belle Gabrielle quant à elle a ses admirateurs, on va le constater. On l'a vu déjà lorsque la presse s'attardait sur ce personnage frivole faisant d'elle un personnage de vaudeville. Je citerai ainsi ce numéro du journal *Le Don Quichotte*[12] où une caricature en couverture dépeint Gabrielle s'amusant dans sa cellule en compagnie du Duc d'Orléans incarcéré dans le même temps. Qui sait si ces deux-là ne se sont pas rencontrés, quoiqu'il y ait peu de chance en vérité.

Le Duc d'Orléans aimait le beau sexe et savait s'entourer de jolies femmes. D'ailleurs lorsqu'il fut incarcéré à Clairvaux, il reçut la visite de ses admiratrices, notamment la demi-mondaine Émilienne d'Alençon, danseuse surnommée le « gavroche féminin ». Or donc, dans ce journal on y trouve cette chanson *La belle Gabrielle et le petit Duc*. La cabotine se donne à nouveau en spectacle mais cette fois c'est le journaliste qui donne la note :

C'est si bon d'être un point de mire
Où s'écarquillent tous les yeux !

... Dans tous les journaux mon histoire
Accapara les faits divers.

Mon portrait est aux étalages...

Ré, si, la, sol, chantons, jouons de la réclame,
Pour adoucir le pain de la captivité

« Et zim ! en avant la musique » chante Gabrielle.

« Et boum ! en avant la gaieté ! lui répond le Duc.

Ce divertissement est tout à fait dans l'esprit du temps. Le comique côtoie le tragique. En dépit de la mort d'un homme on entre dans le registre du comique. Le crime devient accessoire. Le peuple aime à se divertir surtout lorsqu'il attend de longues heures dans la rue la nuit qui précède l'exécution. Comme au cabaret ou à la fête foraine, buvant, festoyant, le peuple aime à chanter, s'amusant sans honte ni compassion.

12 - Journal *Le Don Quichotte* du 22 février 1890, caricature et chanson de Charles Gilbert-Martin (1839-1905).

La complainte prend des airs de plaisanterie, comme celle en 43 couplets racontée par Victor Meusy[13] ouvrant sur la structure habituelle mais égratignant au passage la victime et sa profession mais aussi la police :

Peuples de France et mêm' d'ailleurs,
Fantassins, dragons, artilleurs
Ecoutez c't'histoir' lamentable
Epouvantable.

Il s'agit d'un nommé Gouffé,
Qu'un scélérat a étouffé,
Puis mis dans un'boîte, en sourdine,
Comme un' sardine.

C'Gouffé c'était un vrai gripp' sou
Et celui qu'y a tordu l'cou
Avait souvent m'né d'la pratique
Dans sa boutique.

(...)

C'est la première fois ; pensez-y,
Que l'on voit un huissier saisi
Par son client, car, d'ordinaire,
C'est tout l'contraire.

Enfin, au dieu des bonnes gens,
Gouffé rendit, au lieu d'argent,
Son âme lourde, épaisse et noire
Comme un grimoire.

(...)

Tous les matins, Monsieur Goron
Faisait brûler un cierge d'un rond
A Saint'-Gen'viev', pour qu'ell' lui fasse
R'trouver la trace.

L'chef d' la sûr'té fut entendu,
Son argent n'était pas perdu.
D'vant lui Gabriell' se présente
Tout souriante.

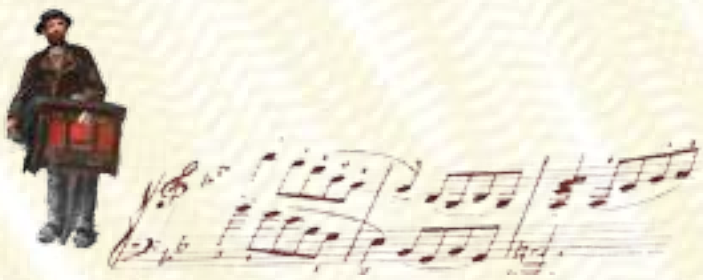
(...)

Ceci nous montre que parfois
Les huissiers ne sont pas de bois,
Et qu'on fait de sal's connaissance
Dans les finances.

Mais revenons à notre affaire. Pour sa part, donc, Gabrielle Bompard est condamnée aux travaux forcés. Sa peine, elle la subira à la Maison Centrale de Force et de Correction pour femmes de Clermont, le « bagne des femmes » qui connut, entre autres pensionnaires, Louise Michel, avant qu'elle ne soit envoyée en Nouvelle-Calédonie.

Vous imaginez bien que Gustave Macé jubile de savoir Gabrielle enfermée en prison. Selon lui « elle y subira le plus terrible des châtiments, celui d'être ensevelie dans le silence ». Finies les toilettes colorées. Ici l'uniforme c'est la jupe grise en droguet rude, à plis lourds, la casaque de même étoffe avec, sur le bras gauche, un carré de toile portant le matricule. Au-dessus les prisonnières portent un tablier de toile grossière et au cou un foulard de coton à petits carreaux bleus et

13 - *La complainte de Gouffé,* parue dans *Chansons modernes*, Ferreyrol éditeur, Paris 1891.



comme coiffure, un foulard de même nuance. Aux pieds, finies les jolies bottines de cuir mais des sabots en bois brut. Oh ! Ces sabots ! Quel bruit sinistre ils font, claquant froidement sur le pavé de la cour de promenade selon un rituel bien précis dans une ronde lente et macabre. Le silence est de rigueur ici sous la houlette sévère des religieuses.

Pourtant, contre toute attente, quoique manifestant une attitude hautaine, Gabrielle s'intègre parfaitement en milieu carcéral. Employée à la comptabilité, elle se lie d'amitié avec une autre Gabrielle, Fenayrou celle-là, de triste renom car elle a fait assassiner son mari par son amant et fait condamner ce dernier. Cette Gabrielle là eut son heure de gloire, si je puis dire et les chansonniers lui avaient aussi concocté une complainte sur *l'air de Fualdès*[14]. Mais à l'opposé de sa compagne de détention qui continuait à nier sa participation au crime, la Feynarou fit preuve de repentir, de grande humilité au point qu'elle avait obtenu le respect de ses camarades qui l'appelait « Madame Gabrielle ».

Comme un Happy End, cette pièce de théâtre s'achève avec la grâce présidentielle, celle d'Emile Loubet obtenue pour Gabrielle Bompard en 1903. Pour dire la vérité, elle en bénéficia grâce à la fermeture de la prison de Clermont. Gustave Macé dut s'en mordre les doigts lorsqu'il apprit que cette « cabotine du crime » allait être libérée, s'il le sut jamais, en définitive, car il décéda en 1904. La Bompard fut accueillie à sa sortie par le journaliste Jacques Dhur et dîna chez le célèbre aviateur Alberto Santos Dumont. Durant sa détention elle avait entretenu une correspondance avec ses deux admirateurs. Jacques Dhur[15] publiera d'ailleurs ses mémoires sous la forme de feuilletons dans sa revue *Drames vécus*[16].

14 - *Le crime du Pecq ou Feynarou l'assassin d'Aubert*, complainte signée Rokada., Paris, imp. De Chapelle 1882.

15 - Journaliste, il fut l'auteur notamment d'un ouvrage sur Biribi, bagne militaire de sinistre réputation.

16 - La belle Gabrielle finira par se faire oublier travaillant modestement comme ouvreuse de théâtre puis de cinéma. Elle décédera en 1920.

Avec cette histoire Arsène Papin a souhaité me distraire après toutes ces affaires criminelles les plus sordides les unes que les autres.

— Le musée Grévin proposa à une certaine époque des scènes de crime en guise de spectacle explique-t-il. C'est ainsi que, dès 1891, sous le titre du « crime de la rue Tronson-Ducoudray » trois scènes figuraient Eyraud sur le paquebot le ramenant en France, Gabrielle Bompard dans sa cellule au dépôt de la préfecture de police et enfin – le clou du spectacle – la scène du crime.

— J'aurai été curieux de voir cela.

— Qu'à cela ne tienne. Gabrielle Bompard plus vraie que nature vous attend toujours mon cher. Qui sait si sa poupée de cire ne va pas s'animer sous vos yeux et vous séduire avec ses yeux de biche.

— N'est-ce pas quelque peu étrange une telle exposition de débauche sanglante dans un musée ?

— Étrange ? Et pourquoi donc quand on y expose des œuvres de Caravage ou de Cranach évoquant la décapitation d'Holopherne ? Croyez-moi, ceci n'est pas nouveau. Comme vous l'avez compris le spectacle du criminel puni par la loi a de tous temps fasciné le peuple. À l'heure où les exécutions sont publiques[17], la population et les touristes de passage restent friands de telles scènes. Il convient de leur donner la mort en pâture pour les contenter. C'est pourquoi, pour satisfaire sa clientèle, l'administration du Musée Grévin décida de raconter l'histoire d'un crime en sept tableaux[18], de l'accomplissement du crime à l'exécution du condamné. La guillotine elle-même y avait sa place attitrée. Bien entendu, comme tout un chacun, j'ai eu cette curiosité de voir de mes propres yeux ces scènes étonnantes. Mais quelle ne fut ma déception de ne point y trouver de crieur de faits divers, seulement une mise en scène froide et presque banale.

— Je comprends… j'imagine dès lors que je pourrai ainsi me trouver tout d'un coup face aux crimes sanglants d'un Jack L'Éventreur local, comme celui qui a terrorisé Londres durant des semaines et qui mit sur les dents Scotland Yard et ses fins limiers.

À cette évocation La Virole me regarde avec intérêt et une franche satisfaction comme si j'avais réussi cette fois à l'intriguer :

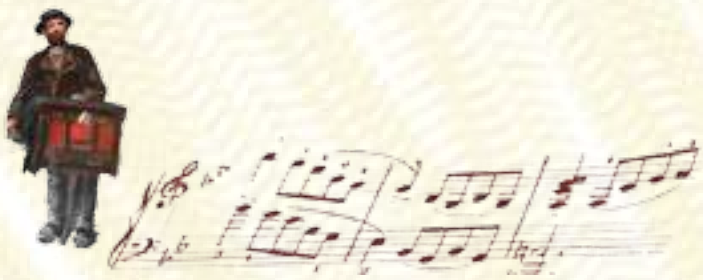
— Vous ne pouviez pas mieux choisir en évoquant ce tueur assassin et sanguinaire. Saviez-vous que notre pays a connu son équivalent, qu'on a d'ailleurs surnommé le Jack l'Éventreur du sud-est.

— Diable, il n'aura pas eu sa notoriété alors.

— Certes, sa figure modeste et ses crimes n'ont pas généré un tel intérêt de la littérature populaire, pourtant cet individu-là n'en demeure pas moins le plus grand tueur en série du siècle dernier. En outre, en raison de ses crimes, la médecine légale eut à se pencher sur les pires abominations en terme de mode opératoire. Et nous verrons le professeur

17 - La dernière exécution publique en France sera celle d'Eugène Weidmann en 1939 devant la prison Saint-Pierre à Versailles.

18 - Ferdinand Zecca en tire un film de 5mn, *Histoire d'un crime*, en 1901 pour Pathé, film en 6 tableaux (cependant la scène de la cour d'assises manque).

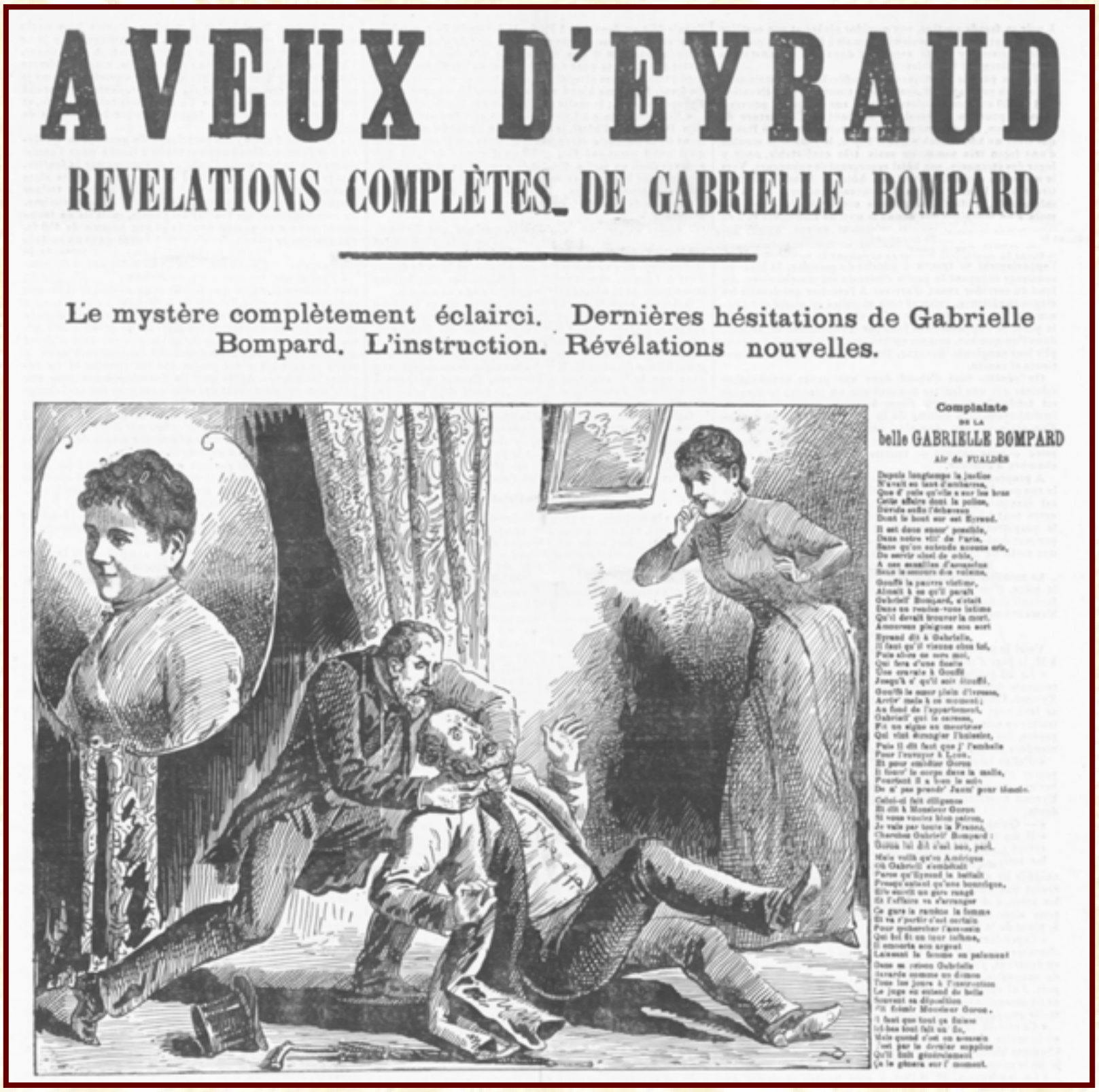


Lacassagne, rendu célèbre dans l'affaire Gouffé, devenu expert auprès des tribunaux, nous dévoiler toute sa science afin de mener l'assassin au jugement suprême.

Et pour ce nouveau rendez-vous La Virole sans aucun mystère m'invite quai de la Rapée :

— Suivez la Seine ! m'annonce-t-il. Jusqu'à la morgue !

Stéphane Vielle



AVEUX D'EYRAUD

REVELATIONS COMPLÈTES DE GABRIELLE BOMPARD

Le mystère complètement éclairci. Dernières hésitations de Gabrielle Bompard. L'instruction. Révélations nouvelles.

Complainte
DE LA
belle GABRIELLE BOMPARD
Air de FUALDÈS

(*La suite au prochain numéro.*)

© Les Fleurs Associés.